Le petit matelot

opéra en un acte

LE PETIT MATELOT,

OU

LE MARIAGE IM-PROMPTU,

COMÉDIE,

En un acte en prose, mêlée de chant.

PAR LE C. PIGAULT-LEBRUN.

MUSIQUE DU C. GAVAU.

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la rue Faydau, le 7 Nivôse, l'an 4me. de la République.



A PARIS,

Chez HUET, Libraire, éditeur de Musique et de Pièces de Théâtre, rue Vivienne, nº. 8.

1796.

PRÉFACE.

Une préface à un Opéra, pourquoi non? Celle-ci sera courte, et c'est du moins une qualité dans une préface.

Je n'entretiendrai le Public ni de lui, ni de moi; mais j'aime à dire ce que je pense, et j'avoue avec un plaisir vif et vrai, que je dois le succès de cette bagatelle aux talens et aux soins des Artistes qui ont bien voulu la faire valoir. Tous s'y sont prêtés avec cette complaisance, cette amabilité si flatteuse pour un Auteur, et dont un Auteur seul peut connaître le prix.

Mme. Verteuil toujours vraie, et quelquefois inimitable, n'a pas dédaigné un rôle accessoire; et je saisis avec empressement cette occasion de l'en remercier.

Aucun genre n'est étranger au véritable talent, et le Public a souri aux espiégleries de mon petit *Sarpejeu*, qui dès long-tems a l'heureuse habitude de lui arracher des larmes.

Je tire de ces observations une conséquence assez naturelle; c'est que les arts ne sont pas perdus encore. C'est au petit nombre de spectateurs éclairés qu'il appartient d'en conserver, d'en ranimer le foyer, en encourageant des Acteurs précieux qui ne s'occupent que de leurs plaisirs, et qui n'éprouvent pas toujours leur reconnaissance.

PERSONNAGES.

LE PÈRE THOMAS, } Villageois.	C. JULIET.
LA MÈRE THOMAS, } Villageois.	Mme. VERTEUIL.
CÉCILE, quatorze ans, } leurs Filles.	Mlle. ROLANDEAU.
LISE, seize ans, } leurs Filles.	Mlle. ROSINE.
BAZILE, Amant de Lise.	C. DUVERNEY.
SABORD, Capit. Corsaire.	C. RÉZICOURT.
FULBERT, Fils de Sabord, *16 ans.*	Mme. SCIO.

La scène est dans un Village, sur le bord de la Mer.

Le fond du Théâtre représente quelques rochers et la mer. A la droite du spectateur, près l'avant-scène, est une maison de paysan ; à côté est une tonnelle, sous laquelle sont des escabelles, une table, rangées sans ordre.

LE PETIT MATELOT,

OU

LE MARIAGE IM-PROMPTU.

SCENE PREMIERE.

LISE, CÉCILE, *sortant de la maison.*

DUO.

LISE.

VOIS, ma sœur, quel beau jour
Nous promet la brillante aurore.

CÉCILE.

Tu ne me dis pas que l'amour
Pour toi va l'embellir encore.

LISE.

Pensons d'abord à nos parens,
Pour nous c'est un plaisir ma chère,
Et pour les cœurs indifférens,
Ce n'est rien qu'un devoir austère.

Ensemble.

Pensons d'abord à nos parens,
Que nos tendres soins les honorent;
Plaignons les cœurs indifférens,
Quels plaisirs ils ignorent !

LISE.

Vîte, ma sœur, préparons tout,
Le déjeûner sous la tonnelle. (*Elles arrangent.*)

CÉCILE.

Prends la table par l'autre bout,
Approche donc cette escabelle.
Le pain, la tranche de jambon,
Du vin pour égayer mon père.

LISE.

Ajoutons-y ce melon,
C'est le regal de ma mère.

CÉCILE.

Et ce joli fromage au lait,
Croyez-vous qu'il plaise à Bazile ?
C'est pour lui seul que je l'ai fait.

LISE *l'embrassant.*

Ah ! je te reconnais, Cécile.

CÉCILE.

Hé, gai, gai, c'est aujourd'hui
Qu'on te marie.
Jeune amant, bonne métairie,
Bonheur constant, jamais d'ennui :
On dansera dans la prairie,
Et j'ouvre la danse avec lui.

Ensemble.

LISE.

Enfin mon cœur est à son aise ;
Quand le devoir prescrit l'amour,
Il est tout simple qu'on se plaise
A le couronner à son tour.

CÉCILE.

Oh, non je ne me sens pas d'aise,
Et sans savoir ce qu'est l'amour,
Il est tout simple qu'on se plaise
A penser qu'on aura son tour.

CÉCILE *finement.*

Toujours les yeux de ce côté.

LISE.

Hé mais...... c'est par là qu'il arrive.

CÉCILE.

Il eût dû devancer le jour.

LISE.

Je ne dis pas cela, Cécile.

CÉCILE.

Hé, sois donc franche une fois en ta vie. Tu seches d'impatience.

LISE *d'un ton précieux.*

Le terme est fort, ma sœur.

CÉCILE.

Cela se peut ; mais il est juste. En effet, Bazile est si aimable !

LISE.

Tu t'en es apperçue ?

CÉCILE.

Et toi, friponne, et toi ?

LISE *d'un air réservé.*

Mais moi, je l'épouse.

CÉCILE *jouant l'embarras.*

Et moi, si je me marie un jour.....

LISE.

Hé bien ?

CÉCILE *se livrant davantage.*

Je veux un homme qui lui ressemble. (*Montrant son front.*) Son portrait est là, et l'amour m'en doit la copie.

LISE.

Quelles idées à ton âge !

CÉCILE *jouant la petite femme.*

J'ai quatorze ans, ma sœur.

LISE.

Et par conséquent tu es encore loin du terme....

CÉCILE *reprenant sa gaieté.*

Pas tant, ma sœur, pas tant. D'ailleurs, il n'est pas défendu de penser à l'avenir. Tiens, je me figure un joli petit espiègle, pas plus haut que cela ; (*Elle marque sa taille avec sa main.*) ses cheveux blonds tombent par boucles sur ses épaules ; son œil bleu va à l'ame, et cependant il a de la vivacité ; sa démarche est leste, son air assuré......

LISE.

Réservé, ma sœur.

CÉCILE.

C'est ce que je voulais dire.

LISE.

Le portrait de Bazile, enfin.

CÉCILE.

La nuance un peu moins foncée : voilà toute la différence.

LISE.

Que tu es folle, mon enfant.

CÉCILE.

AIR.

Ah, laisse moi déraisonner,
C'est le seul plaisir de mon âge ;

En attendant mon mariage,
Je veux au moins m'en amuser.
Tiens, me vois-tu dans mon ménage,
Toujours riant et caressant
Mes marmots et leur tendre père;
De vrais amis me chérissant,
Et le pauvre me bénissant!
D'une erreur qui déjà m'est chère,
Ah! crains de me désabuser:
Mon cœur a créé la chimère.
L'amour peut la réaliser.

LISE.

Voici mon père et ma mère.

CÉCILE.

Laissons donc là mon mariage, et revenons au tien.

SCENE II.

LISE, CÉCILE, LE PÈRE THOMAS, LA MÈRE THOMAS.

LISE.

BON jour, mon père.

CÉCILE.

Bon jour, maman.

Le père et la mère THOMAS.

Bon jour, mes enfans.

Le père THOMAS.

Déjà levée, Lise! On ne dort pas le jour qu'on se marie. Je m'en souviens. Vous m'avez causé plus d'une insomnie, madame Thomas, et cependant j'avais déjà du caractère. C'est une terrible chose que le mariage! Tu-dieu, comme cela fait penser les filles! mais on s'y fait, on s'y fait. N'est il pas vrai, madame Thomas?

La mère THOMAS.

Monsieur Thomas, monsieur Thomas, de la prudence, de la retenue.

Le père THOMAS.

Tu baisses les yeux, Lise? Il faut savoir prendre son parti, mon enfant. Tu te résigneras facilement.

La mère THOMAS.

Mon mari !

Le père THOMAS.

Ma femme ?

La mère THOMAS *montrant Cécile.*

Cette petite fille.....

Le père THOMAS.

Grandira, on lui en contera, le jeu lui plaira, on la mariera......

CÉCILE, *avec une révérence.*

Et elle vous remerciera.

Le père THOMAS.

Voyez-vous cela ?

La mère THOMAS.

Qu'est-ce que c'est, mademoiselle, qu'est-ce que c'est? Je vous conseille de penser à ces choses là.

CÉCILE *d'un petit air boudeur.*

Mais n'y pensiez-vous pas, ma mère ?

Le père THOMAS.

Elle a raison, elle a parbleu raison.

La mère THOMAS *bas à son mari.*

Allons donc, monsieur Thomas, observez-vous, je vous en prie.

Le père THOMAS, *bas.*

Je m'observe, madame Thomas. *Haut.* Où donc est le futur? Faudra-t-il l'aller chercher? De notre tems, on était plus dégourdi. Vous souvient-il, madame Thomas, de la brêche au mur du jardin? Hem! et le chien de basse-cour que vous endormiez; et l'échelle du petit grenier......

La mère THOMAS.

Ceci passe la permission, mon mari.

Le père THOMAS.

Et le tout en tout bien et en tout honneur, madame Thomas; vous aviez de la vertu, et vous l'avez toujours conservée, diable!

La mère THOMAS.

Ah ça, monsieur, finirez-vous ?

Le père THOMAS.

J'ai fini, madame Thomas. Non ; mais les amours de ces jeunes gens me rappellent ma jeunesse ; et il est des souvenirs qui font toujours plaisir.

La mère THOMAS *bas à son mari.*

Hé, sans doute ; mais ce n'est le moment d'en parler.

Le père THOMAS.

On vieillit ; mais à l'aspect du bonheur le cœur se réchauffe encore, et on ne sait pas où cela mène, madame Thomas.

La mère THOMAS.

Vous voulez absolument que je vous cède la place. Suivez-moi, mesdemoiselles, et laissez votre père conter à qui bon lui semblera ses merveilleuses promesses.

Le père THOMAS.

Quoi, de l'humeur ? sérieusement tu as de l'humeur ? Je ne te reconnais pas là. On marie sa fille, on la marie selon son cœur, cette idée réjouit ; on est naturellement gai, on se permet le mot pour rire, y a-t-il là de quoi se fâcher ? Allons le baiser de paix, et à table. (*Ils s'embrassent.*)

CÉCILE.

Hé, voilà Bazile.

SCENE III.

Les Précédens, BAZILE.

Le père THOMAS.

ALLONS donc, allons donc, monsieur le marié. On a bien de la peine à vous avoir.

BAZILE.

Je craignais qu'on ne fût pas levé encore.

Le père THOMAS.

Tu craignais..... tu craignais.... Craint-on quelque chose le jour qu'on se marie ? (*Le poussant.*) Embrasse, embrasse donc nigaud. (*La mère Thomas le tire par l'habit.*) Il n'embrassera pas sa femme, n'est-il pas vrai ?

La mère THOMAS.

Déjeûnons, déjeûnons. Tu te tairas peut-être à table.

Le père THOMAS.

Oh, je t'en répons. Chaque chose a son tems. Allons, Lise auprès de Bazile, et Cécile entre sa mère et moi. (*On se place.*)

QUINQUE.

Le père THOMAS.

On est vraiment heureux à table,
Entre sa femme et ses enfans.
Objets chéris, vin agréable,
Dissipent la froideur des ans.

CÉCILE, LISE, BAZILE, la mère THOMAS.

On est vraiment heureux à table;
Ce plaisir est de tous les tems.
La sève d'un jus délectable
Rapproche l'hiver du printems. [*On mange.*]

Le père THOMAS.

A ses vertus incontestables
On doit les plaisirs les plus vrais.
Femmes, buvez pour être aimables;
Vieillards, buvons pour être gais. (*On boit.*)

LISE et CECILE.

Qu'on est heureux près d'un bon père,
Qui vous porte au fond de son cœur!

CÉCILE.

Et veut-on doubler son bonheur,
On prend un baiser à sa mère. (*Elle embrasse sa mère.*)

LISE et BAZILE.

Nous aurons aussi notre tour.
Recevez ce tribut d'amour. (*Ils l'embrassent.*)

TOUS.

Doux sentiment de la nature,
Présent des cieux;
Source d'une volupté pure,
Devoir saint et délicieux,
Que tes vives flammes
Pénétrent nos ames;
Qui sait aimer n'est jamais vieux.

RECITATIF.

BAZILE.

Mais quel triste présage !
L'air s'obscurcit,
Le tems fraîchit,
L'onde noircit ;
Tout annonce l'orage.
Voyez-vous cet épais nuage ? (*On sort de la tonnelle.*)
Il porte la foudre en son sein.
Déjà j'entends dans le lointain
Ce bruit sourd précurseur des tempêtes. (*Un coup de tonner.*)

Tous.

L'orage est sur nos têtes ;
Les vents sifflent, la mer mugit,
L'ombre s'épaissit. (*Plusieurs coups de tonnere.*)
Je tremble, je frisonne....
La force m'abandonne. (*Des coups plus forts.*)
Ciel, entends nos accens plaintifs ;
Epargne-nous, je t'en conjure :
Exauce des êtres craintifs,
Et rends le calme à la nature.

(*On entend les derniers éclats. Les villageois s'enfuient et rentrent dans la maison. A la lueur des éclairs, on apperçoit Fulbert qui gagne le rivage. Le bruit du tonnere diminue, et finit avec l'orchestre. Le jour renaît.*)

SCENE IV.

FULBERT *seul.*

SACREBLEU, quel tems ! De ma vie je ne me suis trouvé à pareille fête. La bourasque n'a pas duré ; mais elle a été forte. Ces rochers sont d'un dur !..... Je suis froissé, meurtri ; allons, allons, il ne faut pas y regarder de si près. Me voilà sauvé, c'est fort bien ; mais de quel côté tourner. Pas le sou, et...... voilà une maison ; entrons-y. Pourquoi pas ? Je conterai mon aventure, on m'offrira, j'accepterai, et je rendrai..... quand je pourrai. (*Il apperçoit la tonnelle.*) Une table mise ! Les débris d'un déjeûner ! Déjeûnons provisoirement, nous nous expliquerons après. (*Il se met

à table.) Du jambon ? bon cela...... Du pain frais ? à merveille. Du vin ! goûtons d'abord le vin. (*Il boit.*) Pas mauvais, pas mauvais. Inspectons le jambon. (*Il mange.*) Excellent, sur ma foi. Un reste de melon ? nous lui dirons deux mots. (*Il mange.*) Un fromage au lait tout entier ! on a deviné mon goût, ou le diable m'emporte. (*Il mange.*)

SCENE V.

FULBERT, CECILE.

CÉCILE.

LE vent est tombé, la pluie cesse, rien ne sera dérangé. L'herbe est un peu mouillée. Cela n'empêchera pas de danser.

FULBERT.

J'entends quelqu'un. Voici l'instant critique.

CÉCILE *d'un petit air de dignité.*

Que faites-vous là, mon ami ?

FULBERT.

Je déjeûne. (*Il mange de tout à-la-fois.*)

CÉCILE.

Qui vous en a prié ?

FULBERT.

Un appétit dévorant. (*Il mange.*)

CÉCILE.

La plaisante raison !

FULBERT.

Je n'en connais pas de meilleure. (*Il mange.*)

CÉCILE.

D'où sortez-vous ?

FULBERT.

De la mer. (*Il mange.*)

CÉCILE.

Où allez-vous ?

FULBERT.

Je ne vais pas : je reste. (*Il mange.*)

CÉCILE.

Vous restez !.......

FULBERT.

Partout où je suis bien.

CÉCILE *à part.*

Il n'est pas sot.

FULBERT *à part.*

Elle n'est pas mal.

CÉCILE *d'un ton de protection.*

Voulez-vous me faire la grace de m'entendre ?

FULBERT *sortant de la tonnelle.*

Ce sera sans doute un plaisir.

CÉCILE.

Dites-moi en peu de mots par quel hasard vous vous trouvez ici ?

FULBERT.

Par un hasard fort ordinaire. On s'embarque par un beau tems, le ciel se brouille, les vents tourbillonent, le vaisseau porte sur des rochers, il s'entr'ouvre, on sait nager, on gagne terre ; il n'y a rien là que d'assez commun. On trouve un bon déjeûner, on en profite, c'est naturel ; on le doit à une hôtesse charmante, et c'est un surcroît de bonheur.

CÉCILE *à part.*

Comme il parle ! quel jeu de physionomie ! *Haut.* Voyons les détails. Je ne hais point les détails.

FULBERT.

Moi je les aime beaucoup. Je m'appelle Fulbert, fils du capitaine Sabord, commandant le corsaire l'*Hirondelle.* Surpris hier par une brume épaisse, et par un calme plat, les courans ont porté le bâtiment vers la côte. Aujourd'hui, à la pointe du jour, nous avons reconnu le danger. Il fallait un vent de terre pour nous en tirer : il était nord, nord-est.

CÉCILE.

Enfin......

FULBERT.

Le grain est venu, la tempête a suivi. Vous vous en êtes sans doute apperçue.

CÉCILE.

Oh, elle nous a fait perdre la tête.

FULBERT.

Mon père qui ne la perd jamais, me dit : petit Sarpejeu....... Je vous demande pardon ; mais c'est son mot favori.

CÉCILE *minaudant.*

Fi donc, c'est épouvantable.

FULBERT.

Vous exigez des détails.

CÉCILE.

Je vous fais grace de ceux là.

FULBERT.

Mon père me dit donc : la terre n'est qu'à demi-portée de canon : aborde. Nous nous rejoindrons quand nous pourrons. Il me prend par le collet, et me jette par-dessus le bastingage.

CÉCILE.

Dans la mer ?

FULBERT.

Dans la mer. Je vais au fond, j'avale quelque peu d'eau salée, je reviens au-dessus, je joue des bras et des jambes, et me voilà.

CÉCILE.

Et votre pere le capitaine ; car il est capitaine ?

FULBERT.

Il nage comme un requin. Il se retirera de là.

CÉCILE.

Pauvre jeune homme ! Et qu'allez-vous devenir ?

FULBERT.

Je puis attendre le dîner.

CÉCILE.

Mais où dînerez-vous ?

FULBERT.

Avec vous, je l'espère ?

CÉCILE *à part.*

Il est sans façon. (*Haut.*) Et demain ?

FULBERT *avec ame.*

Avec vous, encore avec vous, toujours avec vous.

J'ai déjà fait trois campagnes. J'ai essuyé deux naufrages et cinq combats. Rien de tout cela ne peut vous être comparé.

CÉCILE *attendrie et réveuse.*

Fulbert ?

FULBERT.

Mademoiselle.

CÉCILE.

Vous êtes fort ?

FULBERT.

Comme un cable.

CÉCILE.

Actif ?

FULBERT.

Comme un mousse.

CÉCILE.

Honnête ?

FULBERT.

Si je ne l'étais pas, je le deviendrai près de vous.

CÉCILE.

Je conçois un dessein, et je vais l'exécuter. Attendez-moi ici.

SCENE VI.

FULBERT *seul.*

LA jolie petite mine ! L'heureux caractère ! On ferai volontiers naufrage pour une rencontre comme celle-là...... Ah, milles diables ! ma boîte à tabac ! si je l'avais perdue...... (*Il la tire de sa poche.*) Pas une goutte d'eau n'a pénétré. Fumons une pipe. Ma pipe et cette aimable enfant, je ne connais rien de plus séduisant au monde. (*Il bat le briquet.*)

CHANSON.

Contre les chagrains de la vie
On crie et ab hoc et ab hac :

Pour

Pour moi j'étais digne d'envie,
Avec la pipe de tabac.
Aujourd'hui changeant de folie,
Et de boussole et d'almanac,
Je préfère fille jolie,
Même à la pipe de tabac.

Le soldat baille sous la tente,
Le matelot sur le tillac;
Bientôt ils ont l'ame contente,
Avec la pipe de tabac.
Si pourtant survient une belle,
A l'instant le cœur fait tic tac,
Et l'amant oublie auprès d'elle,
Jusqu'à la pipe de tabac.

Je tiens cette maxime utile,
De ce fameux monsieur de Crac:
En campagne comme à la ville,
Fêtons l'amour et le tabac.
Quand ce grand homme allait en guerre,
Il portait dans son petit sac,
Le doux portrait de sa bergère,
Avec la pipe de tabac.

SCENE VII.

LISE, BAZILE, FULBERT, LA MÈRE THOMAS, CÉCILE.

LA MÈRE THOMAS *accourant.*

AH, bon Dieu, bon Dieu, qu'est-ce que tu m'as conté là. Ce cher enfant! à son âge, deux naufrages et cinq combats! Mais voyez donc comme il est gentil!

CÉCILE *à part.*

C'est une remarque que j'ai déjà faite.

LA MÈRE THOMAS.

Oh, le pauvre petit, il est mouillé jusqu'aux os. Vîte, un bon feu et du vin chaud.

CÉCILE.

Je vais arranger cela, ma mère. (*Elle rentre.*)

LA MÈRE THOMAS.

Elle est un peu étourdie; mais elle a le cœur excellent.

FULBERT.

Elle a le cœur de sa mère.

LISE.

Mais, maman, ce n'est rien que de le sécher : il faut penser à l'avenir.

BAZILE.

Le voilà sans ressources, sans asile.

LISE.

Il y aurait de la cruauté à le renvoyer dans cet état.

La mère THOMAS.

Qu'appelez-vous le renvoyer ! un infortuné que la providence jette dans mes bras ! je laisserais à un autre le plaisir de lui faire du bien ! Non pas, non, il resteta avec nous.

FULBERT *sautant.*

Me voilà de la maison.

La mère THOMAS.

Dis-moi, mon garçon, sais-tu travailler à la terre ?

FULBERT.

Je ne m'en doute pas. Mais avec de la jeunesse et de la bonne volonté, on fait tout ce qu'on veut.

La mère THOMAS.

C'est çà, mon garçon, c'est çà. Le père Thomas se fait vieux, il a besoin d'être aidé ; les bras sont rares, tu travailleras avec lui. Tu auras un peu de peine......

FULBERT.

Oh, j'y suis accoutumé.

La mère THOMAS.

Mais le soir on rentre gaîment, on soupe de bon appétit, et puis la veillée. Le père Thomas prend son gros livre ; je file en chantant la petite chanson ; Cécile tricote et fait chorus. Je ne parle pas de Lise ; fille qu'on marie est perdue pour sa mère. (*Une larme.*) Mais enfin, c'est pour son bien. Toi, tu nous contera tes naufrages et tes combats. A la fin de la semaine, on se rassemble dans la prairie. Chacun porte

son plat. On rit, on court, on danse. C'est là que les jeunes gens arrangent leurs mariages, et que les vieillards se félicitent de s'être mariés.

FULBERT.

Bien travailler, bien se divertir et prendre le tems comme il vient, c'est ma devise à moi.

La mère THOMAS.

Il est charmant, il est charmant.

CÉCILE.

Tout est prêt, maman. Allons, Fulbert. (*Elle le prend par la main.*)

FULBERT.

Je ne vous remercie pas ; mais je vous aime. Vos tendres soins sont gravés là.

La mère THOMAS.

Hé, mon Dieu.... J'oubliais..... Dame, on ne peut pas penser à tout à-la-fois. Et ce vaisseau qui est ouvert ; et son père qui est resté dessus ; et les autres..... S'il était encore tems de leur porter du secours...... Je vais soigner cet enfant, le père Thomas finit avec le notaire. Voyez cela, Bazile, voyez cela.

SCENE VIII.

LISE, BAZILE.

BAZILE *tirant une montre d'argent avec un peu d'humeur.*

NEUF heures !

LISE.

Qu'importe, mon ami ?

BAZILE.

Et la noce ?

LISE.

Et les naufrages ? Je te demande ce sacrifice, vas, mon ami, vas.

SCENE IX.

LISE *seule.*

Amour, quelle est ta puissance
Sur des amans ingénus !
Tu doubles leur existence
Par le charme des vertus.
Feu sacré, feu légitime,
Oui je cède à ton pouvoir.
Adorer ce qu'on estime,
Le doux, l'aimable devoir !
Digne objet de ma tendresse,
Tu partages mon ardeur;
De notre commune ivresse
Va naître notre bonheur.

Bazile revient. Il a un homme avec lui. C'est sans doute un de ces infortunés. La journée commence bien. C'est d'un bon augure pour l'avenir.

SCENE X.

LISE, BAZILE, SABORD *portant un petit sac de cuir attaché par une courroie, des pistolets à la ceinture.*

BAZILE.

JE suis au comble de la joie.

SABORD.

Moi, j'ai de l'humeur, monsieur, j'ai de l'humeur.

BAZILE.

Grace au ciel, vous voilà sauvé.

SABORD.

Et mon vaisseau est à tous les diables.

BAZILE.

Qu'est-ce que cela en comparaison......

SABORD.

Qu'est-ce que cela ? Qu'est-que cela ? Un *cutter* de quatre-vingt mille livres; le meilleur voilier de l'O-

rient : le corsaire l'*Hirondelle !* Cela ne se répare pas, monsieur, cela ne se répare pas.

BAZILE.

Si cependant vous fussiez noyé.....

SABORD.

Voyez le grand malheur ! ne faut-il pas finir ? de cette maladie là ou d'une autre, qu'importe ?

BAZILE.

Et vos compagnons ? point d'espoir ?

SABORD.

Serais-je ici s'il y en avait encore un seul en vie ? Tout est au fond de la mer. Le plus brave équipage de France. Cela vous sautait à l'abordage, il fallait voir. Vaisseau attaqué, vaisseau à nous ; c'était la règle. Enfin, les regrets ne servent à rien. Dieu leur fasse paix et miséricorde.

LISE.

Il ne prend pas seulement garde à moi.

BAZILE.

Ne voudriez-vous pas vous rafraîchir ?

SABORD.

Me rafraîchir ! il m'a trouvé dans l'eau.

BAZILE.

Si vous préférez vous chauffer......

SABORD.

Je ne me chauffe qu'au feu du canon.

BAZILE.

Vous boirez donc un coup ?

SABORD.

J'en boirai deux, jeune homme.

LISE.

Quel singulier caractère !

BAZILE *lui versant du vin.*

Vous le trouvez bon ?

SABORD.

Qu'est-ce que c'est que ça ?

BAZILE.

Hé, parbleu, c'est du vin.

SABORD.

Depuis dix ans je n'en bois plus.

BAZILE.

Si vous voulez de l'eau......

SABORD.

Qu'appelez-vous de l'eau ? du rum, du rack.

LISE.

Ah ! quel homme !

BAZILE.

Malheureusement nous n'en avons pas.

SABORD.

Qui diable vous en demande ? J'en ai moi, je ne marche jamais sans cela *(Il tire une bouteille empaillée, boit un coup et la présente à Bazile.)* A vous, luron.

BAZILE.

Je vous remercie, je n'en use pas.

SABORD *serrant la bouteille.*

Tant pis pour vous.

LISE.

Si monsieur veut se débarrasser de ce sac ?

SABORD.

Il ne m'embarrasse pas.

LISE.

Je le mettrais en lieu sûr.

SABORD.

Il est ici plus en sureté encore.

LISE.

Il n'est pas poli, ce monsieur là.

SABORD.

Poli ? pourquoi faire ?

BAZILE.

Ecoutez donc, monsieur ; vous traitez ma future....

SABORD.

Je n'ai pas voulu l'offenser. Je suis dur, je m'emporte ; mais je suis bon diable au fond. Laissons-là ce galimathias. A-propos, vous n'avez pas entendu parler d'un petit Sarpejeu, qui était mousse à bord de

l'*Hirondelle*, et que j'ai jeté à l'eau afin de le tirer d'embarras ?

LISE.

Il vous intéresse ?

SABORD.

Par là corbleu, je le crois. Je suis son père.

LISE *avec joie.*

Vous êtes son père !

SABORD.

Tout comme un autre. Cela vous étonne ?

LISE.

Je ne dis pas cela, monsieur. (*Apart.*) Ah, quel original !

SABORD.

Enfin, où est-il ce petit drôle ? L'avez-vous mis aussi en lieu de sureté ?

LISE.

Il est chez nous, monsieur, où il reçoit les soins qu'on doit à la jeunesse et au malheur.

SABORD.

Vous avez pris soin de lui ? Vous êtes donc de braves gens ? C'est bien cela, c'est bien. Je suis content de vous, et je vous remercie. (*Il leur présente la main.*)

BAZILE *à part.*

Il se radoucit cependant.

SABORD.

Ecoutez donc. Vous m'avez dit que vous vous épousiez.

BAZILE.

Sans votre accident, la cérémonie serait faite.

SABORD.

Que je ne dérange rien ; jamais je n'ai gêné que l'ennemi. Et, dites-moi ; vous vous aimez ? (*Lise baisse les yeux.*) Elle baisse les yeux, elle baisse les yeux. On t'aime, mon garçon.

BAZILE.

Ah ! comme on est aimé.

SABORD.

Cela ne suffit pas. Je ne me livre pas d'abord ; mais quand je connais d'honnêtes gens dans le besoin, je n'ai rien à moi.

LISE.

Jamais, monsieur, nous n'avons été à charge à personne.

SABORD.

Qui diable vous parle de cela ? Ce sac renferme cinquante mille écus en or. C'est tout ce qui me reste. Un tiers à mes besoins, un tiers à mon fils, et l'autre à mes plaisirs. J'en aurai à vous rendre heureux. Pour peu que cela vous plaise......

LISE.

Gardez votre or, monsieur. Nous ne vendons pas nos services.

SABORD.

Voilà qui est plaisant, par exemple ; refuser de l'argent qu'on leur offre de bon cœur, tandis que pour en avoir je m'expose tous les jours à me faire casser la tête. Vous n'en voulez pas ; c'est votre dernier mot ?

LISE.

Mille remercimens.

SABORD.

N'en parlons plus. Allez, mariez-vous, et que le ciel vous bénisse.

SCENE XI.

Les précédens, FULBERT, CÉCILE, LE PÈRE THOMAS, LA MÈRE THOMAS.

SEPTUOR.

FULBERT.

Hé, palsambleu, voilà mon père !

SABORD.

Oui, c'est moi, petit Sarpejeu.

Cécile

CÉCILE, le père et la mère THOMAS.

Quel moment prospère!
Il revoit son père.

CÉCILE *à part.*

Il faut l'arrêter en ce lieu.
(*A sa mère.*)
Il doit être bien las, ma mère.

SABORD.

Allons, petit Sarpejeu,
Remercie et dis adieu.

CÉCILE, LISE, BAZILE, FULBERT, le père et la mère THOMAS.

Hé quoi, vous en aller si vîte!
Vous vous reposerez un peu.

CÉCILE *à part.*

Faut-il déjà se dire adieu.

SABORD.

Le tems est bon, et j'en profite.
Je vais gagner le port voisin.
J'arme, j'équipe un brigantin,
Et je tente encor la fortune.
Je ris des fureurs de Neptune.
Il vient d'engloutir mon vaisseau,
Moi, je relance un autre à l'eau.

CÉCILE, LISE, BAZILE, le père et la mère THOMAS.

Entrez chez nous, entrez de grace;
Vous prendrez un peu de repos.

SABORD.

Ah! ventrebleu, que de propos!
Je n'aime point qu'on me tracasse.

CÉCILE, LISE, BAZILE, FULBERT, le père et la mère THOMAS.

Entrez chez nous, entrez de grace;
Fulbert. Entrez chez eux, entrez de grace;
Vous prendrez un peu de repos.

FULBERT.

Je suis bien, et j'y reste.
On le veut, je céderai.
Partez, je suis leste,
Je vous rejoindrai.

SABORD *à son fils.*

Corbleu, je crois qu'on me résiste,
Petit Sarpejeu;
Qu'on me suive, ou si l'on persiste
On va voir beau jeu.

D

CÉCILE *à part.*

Hé quoi, déjà se dire adieu !

CÉCILE, LISE, BAZILE, FULBERT, le père et la mère THOMAS.

En partageant notre allégresse,
Fulbert. En partageant leur allégresse.
Vous oublirez votre chagrin.
Entrez chez nous, rien ne vous presse;
Fulbert. Entrez chez eux, rien ne vous presse;
Vous partirez demain matin.

SABORD.

Vous m'excédez enfin.

CÉCILE, LISE, BAZILE, le père et la mère THOMAS.

Entrez chez nous, rien ne vous presse;
Vous partirez demain matin.

SABORD *se défendant.*

Quelle diable de politesse!

CÉCILE, LISE, BAZILE, le père et la mère THOMAS.

Ensemble.
A nos vœux rendez vous enfin.
Entrez chez nous, rien ne vous presse;
Vous partirez demain matin.

FULBERT.

A leurs vœux rendez vous enfin.
Entrez chez eux, rien ne vous presse;
Vous partirez demain matin.

SABORD.

Corbleu, vous m'excédez enfin.
Quel est le démon qui vous presse
De me garder jusqu'au matin ?

SCENE XII.

FULBERT, CÉCILE.

FULBERT *suivant Cécile et lui donnant un petit coup dessus l'épaule.*

Un mot, mademoiselle Cécile.

CÉCILE *se retournant.*

Bien volontiers, monsieur Fulbert.

FULBERT *à part.*

Comment m'y prendre ?

CÉCILE *à part.*

Que va-t-il me dire ?

FULBERT.

J'ai un besoin de parler !

CÉCILE.

Et moi de vous entendre !

FULBERT *avec un soupir.*

Ah !

CÉCILE *avec un soupir.*

Ah !

FULBERT.

Le difficile, c'est de commencer.

CÉCILE.

Sans doute ; le reste va de suite.

FULBERT.

Oui, il n'y a que le premier mot qui coûte, mademoiselle Cécile.

CÉCILE.

En conscience, je ne puis pas le dire, monsieur Fulbert.

FULBERT.

Jamais je ne me suis trouvé dans une pareille situation.

CÉCILE.

Ni moi non plus, je vous assure.

FULBERT *d'un ton décidé.*

Je vous prie de croire que je ne tremble pas ainsi au feu.

CÉCILE.

Vous me flattez, monsieur, Fulbert.

FULBERT.

J'aimerais mieux attaquer un vaisseau à trois ponts, ou le diable m'emporte.

CÉCILE.

Je ne me croyais pas si terrible.

FULBERT *avec impatience.*

Mais vous pourriez m'aider un peu, mademoiselle Cécile.

CÉCILE.

Je vous écoute, je vous réponds ; que puis-je de plus, monsieur Fulbert ?

FULBERT.

Oh, cet amour ! cet amour !

CÉCILE.

Il fait quelquefois bien du mal.

FULBERT.

Et il pourrait faire tant de bien. (*Un soupir.*) Ah !

CÉCILE.

Ah !

FULBERT.

Je connais un jeune homme bien à plaindre.

CÉCILE.

Il ne souffre pas seul, monsieur Fulbert.

FULBERT.

Il a affaire à un père......

CÉCILE.

A un père comme il n'y en a point.

FULBERT.

Qui n'a jamais aimé.

CÉCILE.

Non, il n'en a pas l'air.

FULBERT.

Aussi est-il sans compassion.

CÉCILE.

Il est des circonstances où elle paraîtrait si douce !

FULBERT.

Et où elle est si nécessaire !

CÉCILE.

C'est ce que je pensais, monsieur Fulbert.

FULBERT.

Se séparer aussi brusquement !

CÉCILE.

Lorsqu'on commence à se connaître.

FULBERT.

A s'apprécier.

CÉCILE.

A s'estimer.

FULBERT.

Quelque chose de plus, je crois, mademoiselle Cécile.

CÉCILE.

Je ne dis pas non, monsieur Fulbert.

FULBERT.

Plaire à un objet enchanteur, et le regretter toute sa vie !

CÉCILE.

C'est bien dur.

FULBERT *avec un soupir.*

Ah !

CÉCILE *avec un soupir.*

Ah !

FULBERT.

Et tout cela serait si facile à arranger !

CÉCILE.

Sans doute, il ne faudrait que s'entendre.

FULBERT.

De l'argent d'un côté.

CÉCILE.

De bonnes terres de l'autre.

FULBERT.

Envie de prospérer.

CÉCILE.

Activité dans le ménage.

FULBERT.

Des forces, de la jeunesse......

CÉCILE.

Et avec tout cela un bon cœur.

FULBERT.

Un cœur tout à sa petite femme, mademoiselle Cécile.

CÉCILE.

Qui serait toute à son mari, monsieur Fulbert.

FULBERT.

Comme cela serait charmant ! (*Un soupir.*) Ah !

CÉCILE.

Ah !

FULBERT *avec dépit.*

Mais il est des parens qui ne savent rien deviner.

CÉCILE.

Quelle rigueur !

FULBERT.

Ou quelle maladresse. !

CÉCILE.

Cependant, il ne faut pas désespérer.

FULBERT.

Mais on pourrait les pressentir.

CÉCILE *se livrant.*

On pourrait même davantage.

FULBERT.

Se déclarer tout simplement.

CÉCILE.

Oui, c'est le parti le plus court.

FULBERT.

C'est même le seul quand le tems presse.

CÉCILE.

Et quand on est bien sûr l'un de l'autre.

FULBERT.

Alors on agit de concert.

CÉCILE *avec timidité et en minaudant.*

Sans doute, et si vous répondez du jeune homme...

FULBERT *bien tendrement.*

Oh, amour pour la vie.

CÉCILE *vivement, allant vers la maison.*

Au revoir donc, monsieur Fulbert.

FULBERT *lui donnant un petit coup sur l'épaule.*

Mademoiselle Cécile ?

CÉCILE *se retournant.*

Monsieur Fulbert ?

FULBERT.

Vous ne me dites rien de la jeune personne.

CÉCILE.

Oh, amour pour la vie.

SCENE XIII.

FULBERT *seul.*

OUF ! de quel poids je me sens soulagé. C'est une terrible chose qu'une première déclaration. On se sent si bête, mais si bête !..... Enfin la voilà faite, et comme dit fort bien ma petite Cécile, le reste va de suite. Elle est allée sans doute se confier à sa mère ; moi j'attends de pied ferme le capitaine Sabord, et s'il fait un peu trop le père, je lui ferai voir que je suis son fils.

ARIETTE.

Immobile comme un rocher.
Je ne tente plus de voyages ;
Mon père peut aller chercher
Et des combats et des naufrages.
Il veut devenir fameux,
Et moi je veux être heureux.
Près de toi, Cécile,
Fulbert le sera ;
D'un bonheur tranquile,
Son cœur jouira :
De gloire inutile
Il se passera.
Je donnerais toute une flotte
Pour un baiser de ce tendron.
Oui, je prends l'amour pour pilote,
Et ma maîtresse pour patron.

SCENE XIV.

FULBERT, SABORD.

SABORD *sortant de la maison.*

JE ne veux pas qu'on me conduise. M'entendez-vous ? Je ne le veux pas. *(Il ferme la porte avec force.)* Que diable ! je ne souffre pas qu'on me contredise. *(A son fils.)* A moi, luron. Vent arrière, et en avant.

FULBERT.

Moi, j'ai vent debout, mon pére.

SABORD.

Hé bien, tu louvoieras.

FULBERT.

Pas du tout. J'ai fond, et je jette l'ancre.

SABORD.

Petit Sarpejeu !

FULBERT.

C'est exactement comme j'ai l'honneur de vous le dire.

SABORD.

Ha, voici du nouveau. A ton père, à ton capitaine!

FULBERT.

Le père doit être indulgent, et le capitaine doit au moins m'entendre.

SABORD.

Ce petit drôle là a un esprit d'indiscipline...... De la modération, monsieur, de la modération.

FULBERT.

Faut-il que j'en donne l'exemple ?

SABORD.

Non, monsieur, je me modère et j'écoute. Voyons, qu'avez-vous à me dire ?

FULBERT.

Je vous ai toujours obéi avec aveuglement.

SABORD.

Vous n'avez fait que votre devoir.

FULBERT.

Vous avez voulu que je fusse marin, je le suis.

SABORD.

C'est le premier métier du monde.

FULBERT.

Vous m'avez mené au feu ; je me suis battu.

SABORD.

Fort bien même, fort bien.

Fulbert.

FULBERT.

Je viens de faire naufrage pour la seconde fois.

SABORD.

Ah, par exemple, ce n'est pas ma faute. Enfin ?..

FULBERT.

Enfin, je commence à me degoûter du premier métier du monde. Jusqu'à présent j'ai vécu pour vous, et je suis bien aise de vivre un peu pour moi.

SABORD.

Qu'est-ce que c'est, monsieur; qu'est-ce que c'est ?

FULBERT.

Je veux être heureux, s'il vous plaît, mon père.

SABORD.

Hé, que vous manque-t-il pour cela, monsieur ?

FULBERT.

Je vais vous l'apprendre, mon père.

SABORD.

Voyons, monsieur ?

FULBERT.

On m'a accueilli dans cette maison......

SABORD.

Je sais cela. Au fait.

FULBERT.

Et j'y ai trouvé ce que je ne rencontrerai nulle part.

SABORD.

Diable ! hé, qu'avez-vous donc trouvé ?

FULBERT.

Une mine comme on n'en voit pas, même sur les côtes de Taïty ; un œil noir qui vous perce son homme à jour, une vivacité, une gaîté......

SABORD.

Ah, je commence à comprendre : monsieur est amoureux.

FULBERT.

Comme un fou.

SABORD.

Un amoureux de seize ans !

FULBERT.

Ce sont les meilleurs, mon père.

SABORD.

Et une fille de quatorze ou quinze !

FULBERT.

Voilà comme je les aime, mon père.

SABORD.

Et moi, je vous défends de l'aimer, monsieur.

FULBERT.

Vous lui défendrez donc de me paraître aimable ?

SABORD.

Je voudrais bien savoir où peuvent mener de semblables amours ?

FULBERT.

A un bon et solide mariage.

SABORD.

Monsieur mon fils !

FULBERT.

Monsieur mon père !

SABORD.

Qui vous a donné cette idée saugrenue !

FULBERT.

Elle est venue tout naturellement.

SABORD.

Et je m'y prêterai ?

FULBERT.

Je l'espère.

SABORD.

N'y comptez pas, monsieur, n'y comptez pas.

FULBERT.

Mais encore quel raison ?......

SABORD.

Comment quelle raison ! Ah ! vous voulez des raisons : je vais vous en donner, monsieur. D'abord, votre prétendue ne me plaît pas.

FULBERT.

Ce n'est pas vous qui l'épousez, mon père.

SABORD.

Qu'on se taise, quand je parle...... Et le mariage ne convient pas à un marin qui a son chemin à faire ; et que je prétends pousser contre vent et marée. Voyez, monsieur, voyez Ruiter, Jean-Bart, Dugaitrouin ; ces gens-là ont commencé comme vous. L'histoire est pleine de leurs faits et gestes, et ne dit mot de leurs amours. Voilà les modèles qu'il faut suivre, qu'il faut même surpasser ; et ils n'étaient point amoureux, monsieur, ils n'étaient point amoureux.

FULBERT.

Etaient-ils heureux, mon père ?

SABORD.

Ma foi, je n'en sais rien, et ne m'en inquiète guères. Ce que je sais, c'est que vos desseins me déplaisent, et cela doit vous suffire, je crois. Ainsi qu'on ne m'en rompe pas la tête davantage.

FULBERT.

C'est votre dernier mot ?

SABORD.

Absolument.

FULBERT.

Voici le mien. Vous m'avez fait garçon capitaine ; moi, je me fais garçon fermier.

SABORD.

Monsieur mon fils, voila une conversation qui finira mal.

FULBERT.

J'aimerai en attendant le mariage, et le mariage se fera quand on pourra.

SABORD.

Vous commencez à m'échauffer les oreilles, et furieusement.

FULBERT.

Les pères sont tous de même, exigeans, obstinés..

SABORD.

Tais toi, ou par la corbleu......

FULBERT.

Mais j'ai une tête aussi.

SABORD *tirant un pistolet de sa ceinture.*

Que je ferai sauter, ou le diable m'emporte.

FULBERT *s'enfuit.* (*En s'en allant.*)

Je vais la mettre à couvert, mon père.

SABORD *à part.*

Le coquin sait trop que je n'en ferai rien.

FULBERT *de loin.*

Je ne crains pas le bout du pistolot, votre poudre est mouillée ; mais je me défie du manche.

SABORD.

Et tu fais fort bien.

(*Fulbert se cache derrière un arbre, et se glisse dans la maison quand le père Thomas en est sorti.*)

SCENE XV.

Les Précédens, LE PÈRE THOMAS.

Le père THOMAS *à la cantonade.*

LAISSEZ-MOI donc faire, madame Thomas. Rentrez chez vous. J'ai de l'expérience ; je connais le cœur humain. Rentrez, je vous-en prie.

SCENE XVI.

SABORD, LE PÈRE THOMAS.

SABORD.

AH, voilà le beau père qui va reprendre la conversation où elle en est restée. Je le rembarerai de la bonne manière. Il s'approche, il s'approche. Nous allons voir beau jeu.

Le père THOMAS.

Monsieur le capitaine ?

SABORD.

Qu'y a-t-il, monsieur le fermier ?

Le père THOMAS.

J'ai à me plaindre de votre fils.

SABORD.

Arrangez-vous avec lui.

Le père THOMAS.

J'ai aussi des reproches à vous faire, monsieur le capitaine.

SABORD.

En vérité, monsieur le fermier ?

Le père THOMAS.

Avec votre air de vouloir vous mettre en route, vous finissez par rester, et cela commence à me déplaire.

SABORD.

Vous êtes bien chatouilleux. Prenez donc garde de déplaire à monsieur.

La mère THOMAS.

Toutes réflexions faites, vous m'obligerez en vous éloignant au plus vîte, vous et votre Fulbert.

SABORD.

Je suis sur la voie publique, et j'y resterai tant que bon me semblera.

Le père THOMAS.

Un petit avanturier, que je reçois, que je caresse...

SABORD.

D'un ton plus bas, père Thomas, et pour cause.

Le père THOMAS.

Et qui s'avise de faire l'amour à ma fille.

SABORD.

Voyez le grand malheur.

Le père THOMAS.

Ma Cécile est une fille comme on n'en trouve point, pas même à la ville.

SABORD.

Vous allez voir qu'on la lui a moulée exprès.

Le père THOMAS.

Cela vous est au fait du ménage ; propre, économe, soumise à ses parens......

SABORD.

Que m'importe tout cela ?

Le père THOMAS.

Une fille, enfin, qu'on ne jettera pas à la tête du premier venu.

SABORD.

Qui diable vous la demande ? Croyez-vous que je serai embarrassé quand je voudrai établir mon petit Sarpejeu ? Écrivez à l'Orient. Informez-vous du capitaine Sabord. Valeur sans tache, probité intacte. Ah, ah !

Le père THOMAS.

Que m'importe tout cela ?

SABORD *montrant son sac.*

J'ai ici de quoi trouver des beaux-pères qui vous vaudront bien, monsieur Thomas.

Le père THOMAS.

Tant mieux pour vous, monsieur le capitaine.

SABORD.

Et mon fils avec sa jolie figure, tournera des têtes tant qu'il lui plaira. Hé, hé !

Le père THOMAS.

Oh, je dis, jolie figure...... Rien d'extraordinaire pourtant.

SABORD.

Diable, vous êtes difficile. Votre Cécile ne le serait peut-être pas tant.

Le père THOMAS.

Un étourdi.

SABORD.

Cela va bien à un jeune homme.

Le père THOMAS.

Jureur.

SABORD.

C'est le ton d'un marin.

Le père THOMAS.

Qui ne respecte rien, pas même son père.

SABORD.

Mais qui m'aime au fond. D'ailleurs c'est mon affaire, monsieur Thomas; cela ne regarde personne.

Le père THOMAS.

Au reste, ce n'est pas de tout cela dont il s'agit. Ma fille est sage ; mais elle a un cœur, et ce cœur là pourrait déranger mes projets. Partez donc, je vous en prie, et partez promptement.

SABORD.

On partira, monsieur Thomas, on partira. Que diable !

Le père THOMAS.

A la bonne heure. J'aime à vous voir raisonnable. Cela mettra fin à mes débats avec ma femme. Ne s'est-elle pas engouée de votre monsieur Fulbert ?

SABORD.

En vérité ?

Le père THOMAS.

Et elle disait......

SABORD.

Que disait-elle, monsieur Thomas ?

Le père THOMAS.

Bah ! des idées de femme, comme vous pouvez croire.

SABORD.

Mais encore ?

Le père THOMAS.

Si son père, disait-elle, était un homme com[me un] autre, on pourrait entrer en arrangemen[t]

SABORD.

Hé, qu'a-t il donc de si extraordinaire, ce père?

Le père THOMAS.

Mais c'est un loup de mer, qui voudra mourir au pied de son grand mât.

SABORD.

Cela n'est pas décidé ; monsieur Thomas.

Le père THOMAS.

Cependant, il a un capital honnête, dont il pourrait vivre heureux et tranquile.

SABORD.

C'est vrai, au moins. Poursuivez.

Le père THOMAS.

Mais il ne sera pas content que son pauvre petit Fulbert n'ait un bras ou une jambe emporté.

SABORD.

Quelle chienne d'idée a-t-elle donc du capitaine Sabord ?

Le père THOMAS.

Vous voyez bien que c'est une femme qui parle ; et elle ajoutait......

SABORD.

Qu'ajoutait-elle, monsieur Thomas ?

Le père THOMAS.

Nous sommes propriétaires de cent bons arpens de terre, qui s'étendent jusqu'au bord de la mer ; nous en donnons un tiers à Lise, le second sera pour Cécile : et si ce mariage se fesait...... C'est une femme qui parle.

SABORD.

J'entends bien. Après ?

Le père THOMAS.

Le capitaine bâtirait une maison sur la hauteur, [illegible] mer dans toute son étendue, et d'où [illegible]ges.

Le

Le père thomas

Le capitaine batirait une maison sur La hauteur d'ou il verrait La mer dans toute son Etan=due Et d'où il braverait Le orages

sabor

après apret

Le p. thomas

Nous lui ferions derrière la maison Un joli potager que nous Culti=verions pour lui. En avant sur Le bord du roc J serait une tonnelle ombragée par de bon chasselas sous laquelle le Ca=pitaine ferait un somme après diner. Bientot de petits Enfant Le caresseraient L'amuseraient L'interesseraient Et Lui présente=raient Le chicotin Et le verre de rogomme, il Les apprendrait

ajurer nous Les instruirions à
L'aimer Et à le bénir il trou=
verait ici le bonheur qu'il
cherche depuis trente ans sur
toutes Les mers Et qui Est si
près de lui -

Sabord

En Effet un petit fils qui me pré=
sente ma pipe un autre qui me
verse le rogomme Et qui Egoute
Le verre En poussant un gros
juron Cela serait drôle au moins

Le p thomas

ma femme Continue

Sabord

j'écoute mr thomas

Le p thomas

Une pointe du rocher s'avance
sur La surface de l'eau Et présente
un abri Commode ou y mettrait
un petit bateau Les beaux jours

on irait à la pêche dans les temps
gris ou prendrait ta vieille
Carabine

Sabord
oh j'acheterait des fusils neufs

Lesp Thomas
Laissez moi donc finir, ou prendrait
ta vieille carabine bien on ferait
La guerre aux oiseaux dernier avec
du travail on aurait une bonne
table avec de l'exercice un bon
appétit on mangerait bien, on boirait
mieux on serait content de soi
Et des autres

Sabord
votre femme vous dirait tout cela
diable . . diable

Lesp. Thomas
je l'ai reçue oh! mais je l'ai reçu,
dame il fallait voir

=

Sabord
Vous avez Eutort monsieur thomas
Lep thomas
C'est que quand je me fache je crie
aussi haut qu'un autre monsieur
Le capitaine
Sabord
Vous avez Eutort vous-dis je votre
femme En Vue femme de bon
sens Et de bon Conseil
Lep thomas
Ce qui me donnait Le plus d'hu=
meur c'est que le notaire Est la
Et que jamais Elle ne m'a permis
De finir
Sabord
Le notaire Est La
Lep thomas
parbleu depuis deux heures
Sabord
C'est cet homme que j'ai vu je

vais lui dire deux mots (riant) ah! ah! ah!... (il Entre dans la maison)

Lep-thomas (seul)

hé bien voila les hommes les plus durs a manier ont toujours du Coté faible il ne faut que le trouver pour En faire ce qu'on veut